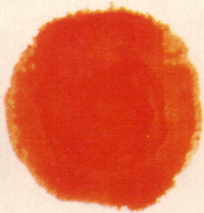


# LE DANTEC

## LES DANGERS DU

# S



# LEIL

...ETAIRES DE TOUS LES  
**la cause**  
**du peuple**  
I F Seule Periode 100, Paris-20  
C.C.P. N° 34887 - LA SOURCE  
**POUR CONSTRUIRE  
LA FRANCE POPULAIRE**

ANTONIN ARTAUD



**AN**  
DNEUp et des Comités d'Action Lorraine  
**Ah ces gauchistes !**  
LE SCS UNE FAUSSE  
CONSCIENCE  
23 JAN.

PRESSES D'AUJOURD'HUI

Extrait de la publication



5200

245

8,23



© LES PRESSES D'AUJOURD'HUI, 1978.  
26, rue de Condé, 75006 Paris

J'aurais dû me méfier. Cent fois ma mère m'avait crié lorsque j'étais enfant : — « Jean-Pierre! Ne reste pas en plein soleil ou tu sais bien ce qui t'attend! » Je le savais en effet : au moindre rayon, ma peau légère de rouquin s'enflamme. Pendant des années j'ai expérimenté toutes sortes d'huiles solaires, quantité de crèmes protectrices : rien à faire; au point qu'à présent, fort d'une longue expérience de brûlures cruelles et de peaux mortes qu'on m'enlève aux épaules, j'ai pratiquement renoncé, les jours de grandes chaleurs, à exposer mon corps à ce sacré soleil qui me veut tant de mal. D'autant que sa lumière violente m'aveugle qui bombarde de milliers d'éclats brillants mes rétines douloureuses.

J'étais donc prévenu. Pourtant, comme le Tregont a-Baris du conte de Luzel<sup>1</sup>, je me suis embarqué pour un voyage vers le soleil à l'appel d'une chanson de Pottier :

*L'Insurgé, son vrai nom c'est l'Homme  
Qui n'est plus la bête de somme  
Qui n'obéit qu'à la Raison  
Et qui marche avec confiance  
Quand le soleil de la Science  
Se lève rouge à l'horizon.*

« Dispak da lagad, heol benniget! War zao, war zao! War zu an heol<sup>2</sup>! » J'ai mis longtemps à reconnaître l'Ankou qui se tenait au bout du chemin.

1. Fauch Mari Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne* (1887). Le recueil s'ouvre précisément par ces « Voyages vers le soleil ».

2. « Montre ton œil, soleil béni! En avant, en avant! Vers le soleil. » Quant à l'Ankou, c'est évidemment la Mort (curieusement, dans un autre conte du recueil de Luzel, « la Femme du trépas », l'Ankou est maître du château du Soleil levant).



# I

## Origines

1966 marque dans ma vie un tournant car mes années d'apprentissage m'ont enfin semblé s'être achevées.

Après beaucoup d'errements, limités cependant au champ des marxismes-léninismes, tout s'était ordonné en Althusser, puis en Mao Tsé-toung. Ayant atteint les rivages de la maturité théorique, j'étais à point pour entrer dans les ordres, pour me faire « révolutionnaire professionnel ».

Comme on s'en doute, la date n'est pas fortuite : 1966 est très précisément cette année-là où la génération entrée en politique avec la crise du stalinisme et la guerre d'Algérie a choisi ses réponses aux interrogations nées de ces deux problèmes majeurs. Si on laisse de côté les petits malins qui nous rebattent aujourd'hui les oreilles avec un « léninisme » qui les conduisit à l'époque dans le parti de Guy Mollet, on peut en distinguer trois : le trotskisme, le maoïsme et la position d'attente hors groupuscules. Pour ma part, après bien des hésitations, je me suis corps et âme engagé dans l'U.J.C. (m.-l.) (Union des Jeunesses communistes marxistes-léninistes).

Au point où j'en suis aujourd'hui, cette option m'apparaît parfois absurde, non seulement parce que je suis à présent certain d'avoir fait fausse route, mais encore parce qu'il me semble que mes tendances profondes auraient dû induire chez moi une pensée



différente — disons libertaire pour simplifier. Ce sentiment d'être passé à côté, à la fois de moi-même et d'un plus court chemin vers la pensée critique, m'est devenu quasiment intolérable en 1975 quand je me suis enfin décidé à vraiment lire Castoriadis et Vanegeim.

Ainsi donc, dès 1965, certains avaient déjà achevé un cycle que nous entamions à peine : « Partis du marxisme révolutionnaire, nous sommes arrivés au point où il fallait choisir entre rester marxistes et rester révolutionnaires<sup>1</sup>. » Ainsi donc, en 1967, paraissait le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* où je retrouve l'essentiel de mes révoltes de vingt ans que je venais tout juste de rejeter par mon adhésion à l'U.J.C. (m.-l.).

Reste qu'il y avait sûrement quelque chose de plus fort en moi et une tendance plus contraignante en l'air qui m'ont poussé, comme quantité d'autres, sur un chemin que, somme toute, je ne regrette pas. A l'époque, les dés étaient pipés. Révolution s'entendait marxisme surtout lorsque, comme moi, on avait été formé à cette idée dès l'enfance.

Je suis né en 1943 d'instituteurs communistes profondément marqués par la Résistance. Milieu à la fois austère et fascinant. D'un côté, il est bourré de préjugés et pratique une religion laïque, patriotarde, respectueuse de la hiérarchie des diplômés et des tabous moraux. De l'autre, il est habité d'un idéal de générosité et de justice. Contrairement à ma sœur aînée qui s'est heurtée de plein fouet aux préjugés, je me suis très jeune forgé une manière de tricher avec, qui me les a rendus, sinon supportables, du moins sans effets réels sur moi. Attitude qui m'a permis de ne vivre l'héritage familial que positivement. J'ai rapidement su jouer avec hypocrisie de cette condition de petit-mâle-promis-à-un-bel-avenir si fabuleusement décrite par Rimbaud dans les « Poètes de sept ans ». J'avais d'ailleurs, comme beaucoup d'autres, un goût prononcé pour les latrines, pour ces merveilleux cabinets d'ai-

1. Castoriadis, « Le marxisme, bilan provisoire », in *l'Institution imaginaire de la société*, p. 20 (Éd. du Seuil, 1975).

sance des cours d'école où je m'efforçais à reconstituer les pages de journaux anciens soigneusement découpés en huit tout en contemplant béatement le ciel losange à travers la découpe de la porte.

Il fait juin, souvent le plus beau mois de l'année. Les bourgeons poisseux des marronniers ont éclaté depuis plusieurs jours déjà, emplissant la cour d'école d'une odeur tendre qui me bouleverse. La nuit ne sera là que dans deux heures et pourtant les chauves-souris commencent à s'élancer, vol étrange et gracieux, hors du préau où elles nichent à l'ombre des charpentes. Sans se douter que, dans deux heures, les chapelets d'ampoules qui dérangent leurs parcours habituels, aveugles mais précis, vont s'éclairer en jaune, en blanc, en rouge, en bleu : ce dimanche est celui du bal de l'Amicale laïque. La fête a déjà commencé, « en matinée avec un orchestre réputé ». Comme tous les copains de mon âge — je viens d'avoir dix ans — j'ai mis mes habits du dimanche pour avoir droit de traîner autour des quelques boutiques où des forains, profitant de l'occasion, ont étalé leur bric-à-brac de montres en plastique, de cigarettes en chocolat, de poupées en robe de mariée, de décorations factices, de pétards, de sifflets de gendarme et de ballons à gonfler qui éclatent aussi sec, mais avec un pet si délicieux. J'ai choisi un pistolet muni d'une poire de caoutchouc qu'on emplit d'eau et qu'on presse. Faute de savoir danser, je me suis contenté, ayant établi mon campement dans le coin de la cour près de la pompe, d'arroser les danseuses à ma façon d'un jet sournois mais bien ajusté. Denise est loin de s'être amusée comme moi, qui a dû, vu son âge et ses responsabilités de fille aînée des instituteurs, se laisser inviter à danser par les militaires en goguette dont elle déteste la vulgarité brillante.

A présent que la « matinée » est terminée, je savoure mes triomphes de l'après-midi, les fesses délicieusement

calées dans le trou circulaire du banc de bois des latrines : son poli façonné par les milliers de culs qui s'y sont déversés me pousse tendrement à la béatitude. Je recense les plaisirs de la journée : le dos nu de la brune que je n'ai pas osé asperger d'eau tant elle m'a évoqué, souple et vivante au milieu des couples lourds et ruisselants de sueur, l'illustration de la couverture du livre que j'ai subtilisé pour ce soir dans la bibliothèque des grands – car ce n'est pas « de mon âge » : *l'Atlantide*. Ou bien, l'adorable décalcomanie qui, achetée au marchand forain, va demain décorer mon vélo « Louison Bobet ». Ô! Louison, héros breton du Tour de France! Je t'idolâtre, toi dont j'ai lu en bandes dessinées l'histoire édifiante dans *l'Huma* ou dans *Ouest-Matin*. Toi le fils du boulanger de Saint-Méen-le-Grand qui dans ta jeunesse livrais le pain à bicyclette, toi le champion de France, toi le triomphateur de l'Izoard. A force de travail et de courage tu as su accumuler des victoires conquises avec un « panache sans égal », comme on écrit dans les rubriques sportives.

Les chiottes d'aujourd'hui, tristement fonctionnelles, ne permettent pas cette volupté; sans compter qu'hermétiquement closes, elles n'ont pas de dehors et ne peuvent donc servir de poste d'observation.

La porte de celles-ci, qu'on ferme d'une grosse targette de bois, est percée d'une découpe losange censée y amener de la lumière : de mon siège, je peux donc surveiller toute la cour. Or, dans un angle du préau qui fait ombre, un couple s'est attardé : ils sont seuls ou plutôt ils se croient seuls puisque je viens de les apercevoir. Lui, marin en permission sans doute, me cache presque complètement son amie qui me paraît cependant bien épaisse dans sa robe rose dont l'évasement déborde symétriquement les jambes bleues du pantalon de son compagnon. Ils s'embrassent – rien d'étonnant, j'ai déjà vu ça au cinéma; mais bientôt la scène s'anime de détails que les films de ce temps-là ne m'ont pas encore révélés. Le marin

ouvre le corsage de la fille et semble s'appliquer à frotter rythmiquement les seins qui débordent du soutien-gorge blanc.

« Ça doit être ça qu'on appelle peloter une fille », me dis-je; et je me retrouve la verge à la main fort appliqué à en faire jaillir cette semence que, à l'étude, dissimulé derrière le battant de bois du pupitre qu'on cale à l'aide d'une règle, je m'essaye de temps à autre à faire sourdre – sans grand succès d'ailleurs, vu mon âge, tandis que les plus grands font circuler triomphalement le résultat tangible de leur exploit sur des feuilles de cahier hâtivement arrachées.

Les maisons d'école m'offraient un second lieu de retraite : leurs greniers gigantesques et sombres où des rais de lumière révélaient des dépôts superposés disant les successions de ménages d'instituteurs.

C'est là que je viens lire en cachette les illustrés que mes parents m'interdisent. J'ai droit à *Vaillant*, le journal le plus captivant, car il est contrôlé par le Parti; et à *Francs Jeux*, puisque c'est une publication de la Fédération des Œuvres laïques; tout le reste est ignoble, produit de l'impérialisme américain qui exalte la guerre et la violence à une époque où la défense de la Paix constitue la tâche principale. Je suis d'accord en principe avec cette argumentation; seulement, les illustrés contant les exploits d'Hopalong Cassidy ou ceux des commandos « marines » anéantissant les « Japs », c'est vachement tentant! Alors, je me débrouille comme je peux, je trafique dans le « petit bouquin » et je vais même jusqu'à rogner de-ci de-là une pièce sur la monnaie des commissions. Jusqu'au jour où ma mère découvre le pot aux roses au hasard d'une conversation avec la vendeuse de journaux. J'ai honte, épouvantablement, mais ne puis nier l'évidence : je m'enfuis et ne rentre qu'au soir.

Plus tard, c'est l'internat du lycée – de la sixième jusqu'en taupe – qui m'a servi de domaine réservé. J'ai aimé être un interne rentrant cependant chaque dimanche à la maison car j'y ai pu, étant un élève « brillant » auquel pions et surgés n'aimaient guère s'affronter, m'y construire une liberté farouche à l'écart du regard moral de mes parents que j'aimais tendrement. A seize ans enfin, une bourse de voyage me permit d'échapper aux vacances familiales qu'à cet âge je commençais à trouver pesantes. En stop, j'allai à Bayreuth entendre *les Maîtres chanteurs*, *Tristan* et *Parsifal*. Éblouissement, joie et aventure. Dès lors, mes randonnées européennes sac au dos devinrent un rite.

\*

Il va de soi, même si je n'en ai pris conscience que plus tard, que ces lignes de fuite ne m'étaient permises que dans la mesure où j'étais un garçon. Mes parents rêvaient comme les autres d'un mâle conquérant : comment auraient-ils pu m'imposer la rigueur qu'ils réservaient à mes sœurs ?

Toujours est-il que cette attitude m'a épargné la révolte classique contre eux. Lorsque, à l'occasion du procès de la Cause du Peuple, certains journalistes ont cru bon de ressortir l'argument éculé du conflit de générations, je ne me suis pas senti concerné. Au contraire pourrait-on dire puisqu'il m'apparaissait que je prolongeais une tradition familiale, celle des valeurs positives – la justice et la liberté – que mes parents m'avaient transmises.

Aussi, dès l'enfance, suis-je devenu jeune stalinien, et fier de l'être. L'Almanach ouvrier et paysan que nous recevions chaque année était pour moi, tout autant que le catalogue de Manufrance, une source de joies inépuisables : j'y lisais, dans la grosseur comparée des épis ou des hauts fourneaux stylisés qui ornaient les statistiques, les performances économiques du « pays de Staline ».

Dans la cour chez mes grands-parents il y a un puits et tout près, formant séparation d'avec le verger, un pou-

lailler. Je suppose qu'on est au début de l'automne car encore aujourd'hui, trente ans après donc, j'ai toujours les narines emplies de l'odeur délicieusement aigre des pommes broyées.

Ainsi que je le sais déjà, il faut infiniment de précautions pour faire le cidre. Avant toute chose, un bon terrain, bien caillouteux; et puis un mélange savant de pommes amères, aigres et douces, avalou c'hwerv, trenk, c'hwek, qui se nomment strinquin, leizlac'h... (Son verger est la fierté de mon grand-père. Souvent je l'accompagne quand il lui rend visite : bras croisés derrière le dos comme lui, je l'entends parler à ses pommiers et prononcer cette phrase magique à la floraison du printemps : « Tu vois, Jean Pipi, cette année, il y a mention »). Enfin, il faut savoir confectionner une motte parfaite alternant rigoureusement couches de paille bien dressées et lits de pommes broyées afin que, lorsque la presse serrera la motte pour en extraire le jus, celle-ci ne vienne pas à verser.

Tout cela n'est évidemment pas à la portée du premier venu : seuls sont récompensés d'un bon cidre ceux qui savent. Celui de mon grand-père a trois goûts successifs que j'aime déjà aux gouttes que j'ai réussi à dérober : du piquant, du suave et de l'âpre.

J'ai donc quatre ans et c'est sûrement la pause puisque je ne suis pas à rôder autour du pressoir. J'ai traîné ma petite chaise vers le puits et j'attends que Denise donne le signal d'ouverture de la cérémonie qu'elle vient d'inventer. Juchée sur la margelle du puits, elle se concentre tout en me rappelant la règle du jeu : lorsqu'elle m'en avertira, je devrai me lever et esquiver un garde-à-vous. D'une voix monocorde, elle commence à lire une liste imaginaire de noms russes qu'elle invente au fur et à mesure. Quant à moi, après chaque Popovitch, Ivankine ou Karasov, je lance un vibrant « Mort pour la France! ». Et dans ma tête se forme une immense chaîne de Russes

couchés, placés bout à bout — ainsi rangés, m'a dit mon père, cette chaîne pourrait faire le tour de la terre. Morts pour nous, pour notre liberté. Évidemment, je ne me représente pas très bien ni la terre, ni la liberté, ni même la mort; mais je sens très fort que ce jeu est beaucoup plus qu'un jeu où ma sœur s'abandonnerait progressivement au plaisir de faire rouler dans sa gorge des noms sonores et musicaux.

Comme elle, j'aime les Russes d'un amour immense : ils sont ceux qui protègent les enfants.

Je vibraïis aux victoires des sportifs soviétiques et j'avais découpé dans *Regards* un grand portrait de Maurice. Sa présence rassurante au-dessus de mon lit me permettait d'écouter avec ravissement les commentaires de mon père qui voyait dans les dimensions respectables de son front le signe d'une intelligence hors du commun — capable en tout cas de mettre le Parti à l'abri des erreurs.

\*

L'internat du lycée me força, bien entendu, à renoncer à ces icônes. Mais je me rattrapais en contemplant avec tendresse dans le *Larousse* le portrait du génial petit père des peuples. Soutenu par le copain qui m'assistait dans cette communion, je ne manquais jamais de m'indigner du commentaire acide qui accompagnait la photo de notre idole. L'époque était à la guerre froide; j'accompagnais mes parents dans les meetings pour l'Appel de Stockholm; j'aimais la colombe de Picasso mais pas son portrait de Staline; j'ai serré tout ému la main d'Henri Martin... Comment aurais-je pu imaginer le Goulag quand générosité, dévouement et justice me semblaient tout entiers concentrés dans notre camp? Pourtant, il y avait mes grands-parents qui n'étaient pas de notre bord.

Ma grand-mère ne faisait pas de politique, abandonnant cela aux hommes. Non qu'elle se sentît incapable de jugement, loin de

là. Très profondément chrétienne, mais sans dogmatisme puisqu'elle entretenait avec le pasteur de la mission toute proche des relations aussi fortes qu'avec le recteur de sa paroisse, elle préférait ne pas prendre part à ces querelles qui lui semblaient dérisoires et cruelles. Quant à mon grand-père, qui potassait dans une histoire des religions de quoi démontrer à sa femme qu'il n'y avait là que superstition, c'était un socialiste de la vieille école. Son frère Georges, syndicaliste important de la région parisienne, avait appris à mon père l'*Internationale* : mort à la fin des années vingt, il fut enterré avec tous les honneurs dus à son passé de militant S.F.I.O. — Il paraît même que Blum y alla d'un petit discours.

Toujours est-il qu'en ces années cinquante, les affrontements politiques entre mes parents et mon grand-père étaient réguliers. On se rendait chez eux dîner certains soirs. Avec ma sœur (bientôt elles furent deux), nous montions de bonne heure nous coucher.

Mémé emmaillote dans de vieux *Ouest-France* les briques qu'elle garde au chaud dans le four de la cuisinière tandis que Maman prépare avec soin les lampes-pigeons que l'on éteindra sitôt couchés car, quelques années auparavant, en pleine guerre, l'une d'elles a provoqué un épouvantable incendie qui a ravagé toute la maison. Denise se glisse dans sa petite chambre avec cosy. Je m'installe sur le palier dans mon lit à couette de balle : c'est merveilleux, on y plonge comme dans une mer tiède par la brique brûlante que je pousse des deux pieds. Ça sent bon et c'est chaud, même si au bout d'un certain temps la balle se tasse sur les côtés. Je m'endors.

Une éternité plus tard, des éclats de voix m'éveillent. Mon dos se meurtrit aux lattes du sommier quand je me redresse. « Tu entends, Denise? » « Dors, tu sais bien que c'est toujours comme ça ». Mon grand-père, tout aussi violent que mon père (c'est une tradition, semble-t-il dans la famille) hurle : « Va donc à Moscou retrouver ton Staline et ton Thorez! »



Tout à coup, des pas précipités dans l'escalier et Papa ou Maman, je ne sais plus, me secouant (je fais semblant de dormir) : « Allons, habille-toi, on s'en va. » Denise pleure car elle adore le Guerueur et ses grands-parents qui l'ont pratiquement élevée pendant la Résistance. Malgré la tiédeur de ma couette que je regrette, j'enfile vaillamment mon pantalon. C'est normal que l'on parte d'ici puisqu'on y dit du mal de héros aussi fabuleux. Mais c'est étrange tout de même qu'un homme que j'aime et que j'admire autant que mon Pépé puisse leur manquer de respect à ce point. Comment se fait-il qu'il ne comprenne pas qu'ils veillent sur nous, que c'est grâce à eux que l'on peut dormir en paix ?

En 1956, la télé n'existait pas chez nous : c'est donc aux Actualités que j'ai vu les images bouleversantes des événements de Pologne et de Hongrie. J'étais installé confortablement en compagnie de mon meilleur ami au cinéma Armor dans une loge que nous aimions particulièrement à cause de ses fauteuils de velours rouge et de l'importance que cette position singulière et aristocratique nous donnait auprès des filles. Souvent le jeudi quand il n'y avait pas répétition du Bagad, on campait dans cet endroit : le film avait peu d'importance. Mais cet après-midi-là, dans l'obscurité familiale, l'écran se mit tout à coup à vivre d'espérance et de désespoir.

Près de moi, je sentis Pierre-Louis s'animer d'une manière de triomphe qui me fit mal. Certes, il était de droite – et violemment puisque deux ans plus tard nous avons rompu lorsqu'il prit parti pour le putsch d'Alger. Mais il avait en lui une pureté rigoureuse qui me faisait l'aimer. De toute façon, ces images atroces de familles épouvantées courant comme vers le salut, droit sur les barbelés de la frontière autrichienne, ne pouvaient être discutées; les jours qui suivirent, Pierre-Louis ne réussit pas à me tirer un mot.

Cependant, dès mon arrivée à la maison, au week-end, je me plongeai dans *l'Huma* et dans les brochures publiées à la hâte par le Parti. La mécanique si souvent décrite se mit à prendre le des-

sus : j'appris Horthy et le fascisme hongrois lié à Hitler, le cardinal Midzinski et ses « intrigues réactionnaires », le cercle Pétöfi et ses « propos bourgeois »... Bientôt je CRUS au complot fasciste nourri par « Radio Europe Libre » — tout simplement parce qu'il m'était impossible de penser l'horreur dans le camp qui était pour moi, par nature, celui de la justice et de la liberté. J'arrivais même, en intellectuel naissant, à substituer aux femmes hagardes faisant passer à bout de bras les enfants par-dessus les barbelés, l'image de Bartok contraint, par le fascisme que ceux-là étaient accusés d'avoir voulu restaurer, à l'exil, la misère et la mort.

Ça transférait sec en ce temps-là. Cadavres et supplices avaient une excellente valeur d'échange. J'avais treize ans et je marchais déjà dans la combine. Partisan d'un des camps, mes morts et mes mutilés d'Indochine ou d'Algérie pesaient plus lourd que le mont Taïchan, et c'était juste ainsi. Mais ceux de Budapest ou de l'Archipel n'avaient même pas le poids de la plume.

J'avais treize ans et je marchais à fond dans la combine, mais je ne militais pas encore. D'ailleurs, il n'y avait pas de cercle J.C. à Guingamp, malgré une organisation et une influence électorale importantes du P.C. dans l'arrondissement. A la réflexion, cette lacune m'a peut-être sauvé d'un modelage complet par l'appareil; ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'elle m'a permis de me consacrer entièrement à mes passions nouvelles : la musique et la poésie.

Conter un éveil de ce genre quand on n'est soi-même ni poète ni musicien prend vite un tour grotesque — sinon à les dire à des amis dans ces soirées divagantes de fumée, d'alcool, de tendresse et de nuit. Après plusieurs tentatives qui, invariablement, se sont transformées en un déballage culturel passablement ridicule, j'y ai renoncé. Impossible cependant de ne pas évoquer la merveilleuse année de seconde. Transition à cette époque entre le B.E.P.C. et le premier Bac, elle avait mauvaise réputation auprès des parents et des professeurs : je n'ai pas de meilleurs souvenirs de lycée que ces dix mois de fainéantise langoureuse, de complète dérive amoureuse. J'y ai fait des découvertes irréversibles auxquelles je reviens toujours : Mozart et Schubert, Cendrars et Apol-

linaire, Hermann Hesse et... l'*Esthétique* de Hegel qui, si je n'y compris pas grand-chose, me laissa complètement fasciné. Mais pas la moindre ligne de Marx-Engels-Lénine-Mao!

Pourtant, en fin de première, je me mis en tête avec quelques autres de fonder dans notre lycée un cercle de Jeunesses communistes : j'essaie en vain aujourd'hui de me rappeler précisément pourquoi. Assez rapidement, nous nous retrouvâmes une trentaine. Mais la plupart de ces adhésions étaient symboliques : la carte était prise et les cotisations payées pour se mettre en règle avec une tradition familiale. Aussi nos réunions du jeudi restèrent-elles squelettiques. Notre activité n'avait d'ailleurs rien à voir avec un militantisme quelconque, avec une praxis aussi limitée fût-elle : il nous suffisait au fond que l'on sût que nous en étions. Ainsi, il ne nous vint jamais à l'esprit de nous lancer dans la moindre agitation auprès des autres lycéens sur l'enseignement ou sur la discipline et encore moins de nous mettre en rapport direct avec les cellules ouvrières ou paysannes de la région. L'un se consacra aux prémisses du débat sur la « coexistence pacifique » (on était en 1959), un autre se mit à dépister les méfaits du cartel des pétroliers à l'aide de la revue *Économie et Politique*. Pour ma part, ayant déniché chez mes parents un exemplaire de *Matérialisme historique et matérialisme dialectique*, plus son commentaire (dans un vieux numéro des *Cahiers du Communisme*) par le scientifique Marcel Prenant, je décidai de me mesurer avec l'essence même du marxisme. (On appréciera combien nous étions au courant des remous dans le Parti à cette époque, puisque le 20<sup>e</sup> congrès du P.C. soviétique datait déjà de trois ans et que Prenant était exclu du P.C.F., ou sur le point de l'être!) Mon grand dessein tourna court assez rapidement devant les « résumons » ou « reprenons » qui émaillent sans le moindre attrait poétique le digest pédagogique du moustachu au doigt levé qui ornait toujours ma chambre.

Curieusement, cet engagement tout neuf me fit entrer en léger conflit avec mes parents. Aidés de leur plus proche ami, un instituteur célibataire lui-même ancien responsable F.T.P. — être fascinant, de grande culture sous des dehors d'ermite négligé, que j'adorais —, ils se mirent à me tenir des discours du genre

« Laisse tomber, Jean-Pierre, ne mets pas les doigts dans cette machine, tout cela n'a plus de sens. » On se doute que ces conseils me mettaient hors de moi. « Ils ont vieilli, se sont ramollis; et ils voudraient que je les imite! » En fait, tous trois venaient d'entrer dans une phase d'interrogations et de désenchantement auxquels les responsables locaux du Parti ne savaient répondre que par des remarques acides sur les attermolements propres aux intellectuels (air connu). Aussi, l'année suivante, ils « oublièrent » de reprendre leurs cartes et s'en allèrent en mer jeter l'espérance de leur jeunesse — je veux dire les armes que, comme beaucoup d'anciens F.T.P., ils avaient conservées malgré les consignes.

En même temps, et c'était cela qui m'énervait le plus, ils me bassinaient les oreilles avec mon « avenir ». M'ayant admiré enfant enfonçant de vieux clous dans une souche de la cour d'école sans jamais me taper sur les doigts — ou bien démontant passionnément un vieux réveil — mes parents m'avaient rêvé ingénieur, expert et rouge, édifiant les barrages de l'Avenir tels ceux du Dniepr. Or, le côté technologique des disciplines scientifiques m'ennuyait déjà profondément. Ainsi, je n'ai jamais pu m'intéresser si peu que ce soit aux nombreuses revues du genre *Science et Avenir* qui passionnaient pas mal de mes camarades. Plus significatif encore : fouillant récemment mon ancienne bibliothèque chez mes parents, je suis tombé sur mon prix de physique de première; son titre aurait dû allécher un futur ingénieur : *le futur a déjà commencé*<sup>1</sup>; il n'était même pas découpé! Alors que je me souviens parfaitement des délices où me plongeait mon prix de lettres de cette même année : *l'Histoire de la campagne française* de Gaston Roupnel.

A dire vrai, mon intérêt certain pour les disciplines scientifiques s'alimentait aux mêmes sources que mon amour de la littérature. Après tout, les figures d'Évariste Gallois ou d'Einstein sont tout aussi capables d'enflammer un jeune homme ayant cru se recon-

1. M'apercevant alors, à ma grande stupéfaction, qu'il s'agit d'un ouvrage de Jungk, le professeur qui aujourd'hui se trouve aux premiers rangs de la contestation écologique en Allemagne, j'ai décidé de le feuilleter : apparemment, ça a beaucoup vieilli.



# JEAN-PIERRE LE DANTEC

## LES DANGERS DU SOLEIL

Ce livre retrace l'itinéraire singulier d'un ancien « mao », inséré dans le mouvement général de pensée et d'action de milliers d'autres jeunes gens qui, nourris comme lui de l'amour de la Révolution, se sont embarqués il y a une quinzaine d'années pour une quête qui les a vus s'enflammer successivement pour Cuba, le Vietcong, la révolution culturelle chinoise; prendre part de toutes leurs forces à Mai 68 puis à la saga mao des années 70; enfin, quelques années plus tard, instruits de leur propre aventure, du témoignage de Soljenitsyne et des épouvantes cambodgiennes, s'attaquer avec véhémence, non à leur idéal de liberté et de justice, mais aux pierres angulaires à partir desquelles ils avaient cru pouvoir monter à l'assaut du ciel : Mao, Lénine et Marx bien sûr, mais plus profondément cette conception politique du monde qui régit l'idée même de Révolution.

Un retour sur soi en quelque sorte, sans la moindre amertume, car seuls des chemins aussi escarpés mènent quelque part, c'est-à-dire ailleurs, peut-être.

## L'AUTEUR

Breton du Trégor, né en 1943 dans une famille d'instituteurs communistes profondément marqués par l'idéal de la Résistance F.T.P., ses études (Ecole Centrale) l'amènent à Paris où il se lance dans la bataille oppositionnelle au sein de l'Union des étudiants communistes (U.E.C.). Fondateur (avec d'autres !) de l'U.J.C. (m.-l.) en 1967, puis de la Gauche prolétarienne en 1969, c'est au titre de directeur de *la Cause du Peuple* qu'il est arrêté puis condamné à un an de prison en 1970. Enseignant à l'Unité pédagogique d'architecture n° VI de Paris, il vit en Bretagne depuis 1973; a publié en 1974 *Bretagne, re-naissance d'un peuple* (collection « France Sauvage », Gallimard).

## LES PRESSES D'AUJOURD'HUI